



FESTIVAL DE CANNES
CANNES PREMIÈRE
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

François Kraus et Denis Pineau-Valencienne
présentent

BONNARD

PIERRE ET MARTHE

un film de Martin Provost

avec Cécile de France, Vincent Macaigne, Stacy Martin, Anouk Grinberg, André Marcon



**Pierre Bonnard ne serait pas le peintre que tout le monde connaît sans l'énigmatique Marthe
qui occupe à elle seule presque un tiers de son œuvre...**

2h03 – 1,85 – 5.1 – visa 155.923

sortie janvier 2024

photos, dossier de presse et matériel disponibles sur www.memento.eu

DISTRIBUTION

MEMENTO DISTRIBUTION
distribution@memento.eu
01 53 34 90 39

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique Segall & Kelly Riffaud-Laneurit
kriffaud@dominiquesgall.com
01 45 63 73 04

Comment avez-vous eu l'idée de vous emparer de l'histoire de Pierre et Marthe Bonnard ?

Après *Séraphine*, j'ai été approché par Pierrette Vernon, petite nièce de Marthe Bonnard, qui voulait me convaincre de faire un film sur sa grand-tante dont elle sentait qu'on ne mesurait pas assez le rôle fondamental qu'elle avait tenu dans l'œuvre de Pierre Bonnard, son mari. Marthe en était devenue pour ainsi dire l'emblème et le fétiche, les représentations de Marthe occupant presque un tiers de son œuvre. Mais elle demeurait aux yeux du grand public une femme trouble et manipulatrice, alors qu'à ceux de Pierrette, Marthe était une femme qui s'était sacrifiée pour que Pierre accomplisse son œuvre. Elle m'apprit aussi que Marthe avait été peintre et elle me montra un de ses tableaux. Je fus frappé par la parenté avec *Séraphine*. Il s'agissait d'un petit bouquet dans un vase. Un vrai primitif moderne.

À l'époque, je n'avais aucune envie de refaire un film sur la peinture. Mais j'en ai parlé à Françoise Cloarec, organisé une rencontre avec Pierrette, et un livre est né, *L'Indolente*, publié chez Stock. Et puis, les années sont passées, j'ai fait d'autres films, j'ai oublié Marthe.

Mais pendant le confinement, alors que j'étais enfermé chez moi à la campagne – il se trouve que j'habite tout près de la célèbre Roulotte, dans ces mêmes paysages magnifiés par le regard de Bonnard, où j'ai pris racine – et que la nature ce printemps-là était si belle et si vibrante de la non-intervention des hommes, l'idée de faire un film sur les Bonnard est revenue me trotter dans la tête. Alors que je feuilletais un ouvrage sur les Nabis et que défilaient sous mes yeux certaines des toiles de Bonnard, mon regard s'arrêta sur le célèbre "déjeuner". Soudain me revint en mémoire qu'enfant, ma mère m'en avait rapporté, d'une exposition qu'elle était allée voir à Paris, une affiche – affiche que j'avais punaisée sur le mur de ma chambre de façon à pouvoir la regarder quand je m'endormais le soir. J'étais trop jeune pour le comprendre mais quelque chose dans cette image, dans la sensualité, l'étrangeté qui s'en dégageaient, me fascinait. C'était comme une fenêtre qui s'ouvrait sur un autre monde.

Je me mis très vite au travail. Il y a un mystère Bonnard. Un mystère qui s'est incarné sa vie durant dans la représentation obsessionnelle du corps de Marthe, sa compagne et sa muse. Dès le départ, Marthe est omniprésente, offerte, énigmatique, impudique, puis peu à peu, alors qu'elle devient folle, repliée sur elle-même, le plus souvent dans sa baignoire, éternellement jeune, et éternellement fuyante. A tel point que l'œuvre de Pierre Bonnard est indissociable de la présence de Marthe et n'aurait pas été la même sans elle. C'est dans ce lien indissoluble que j'ai tout de suite senti qu'il y avait quelque chose à creuser, à comprendre. J'y voyais un signe. Depuis mon enfance, Marthe, épinglée sur le mur de ma chambre, faisait aussi un peu partie de ma vie.

Au-delà de la création, le film parle d'un amour qui traverse bien des vicissitudes et qui ne s'éteint pas.

Ce désir d'exploration de la vie du couple Bonnard n'était pas sans un désir, encore inconscient chez moi à l'époque, de mieux comprendre le mien. D'abord forte et dure comme un diamant, avec le temps Marthe devient fragile comme du verre. Pierre qui, au début de leur relation, participe pleinement au bouillonnement artistique de son temps, épris de liberté et d'expérimentations amoureuses, quand il s'enferme peu à peu avec elle dans un isolement entièrement dédié à son œuvre, semble rongé par une fièvre créatrice, faite sous la surface de culpabilité et de pulsions violentes. C'est dans cet espace que j'ai choisi de situer le film, dans cette transformation secrète d'un couple. Dans mes films, les rôles principaux sont toujours tenus par des femmes, mais là, pour la première fois, un homme devenait central. Marthe, qu'on accusait de jalousie féroce, de possessivité malade, qu'on accusait d'avoir isolé Pierre, j'ai commencé à la comprendre. Elle était le rocher auquel Pierre était demeuré attaché toute sa vie, grâce auquel il avait pu bâtir cette œuvre si particulière, si personnelle. Un chemin intérieur.

J'ai beaucoup d'admiration pour les couples qui durent toujours, qui surmontent ennui et lassitude, qui traversent ensemble les épreuves et les joies de la vie sans jamais se quitter. Peut-être qu'avec le temps, même si leur amour s'apparente plus à ce qu'on appelle de l'estime, sont-ils plus proches de l'éternité qu'on croit.

Avez-vous pris des libertés par rapport au parcours de Pierre et de Marthe ?

Beaucoup. Mais tout en respectant une certaine chronologie des événements bien sûr, une certaine réalité historique. C'est impossible d'être entièrement fidèle à des événements qui ont été rapportés par d'autres, mais quand je suis dans mes recherches et que je prends mes notes, je laisse toujours libre cours à mon imagination en faisant tout de suite parler mes personnages. C'est par les dialogues que je cerne le mieux mes idées. Le déjeuner avec Misia et son nouveau mari Alfred, les Monet et Vuillard, je l'ai inventé bien entendu, mais tout ce qui y est dit est vrai. Les Monet et les Bonnard aimaient se rendre les uns chez les autres en bateau. Alice aimait bien faire la cuisine. C'était une femme gaie, ce qui se voit sur certaines photos. Misia était une mondaine, elle connaissait tout Paris. C'est dans sa confrontation avec Marthe que j'arrive à exprimer qu'on ne peut pas cantonner celle-ci à un rôle strictement de muse ou d'égérie. Comme il aurait été trompeur et tout aussi réducteur de la réduire à celui de la victime impuissante, dévorée par un génie prédateur, venant en cela rejoindre la longue liste des compagnes d'artistes célèbres, objectivées par un regard masculin dans des sociétés encore foncièrement patriarcales.

Un jour, je suis tombé par hasard sur une photo du Salon des Indépendants et j'ai été frappé de voir que dans l'assistance il n'y avait presque pas de femmes. J'ai construit toute la séquence en gardant cette idée en tête. Une photo de Marthe nue dans le jardin par Bonnard, et c'est la séance de photos dans la Seine. L'histoire d'amour avec Renée a duré plus longtemps que ce qu'en dit le film : je l'ai resserrée en quelques séquences, à Rome.

Quand j'écris le scénario, et même pendant le tournage, il me semble que toutes ces personnes qui ont existé sont là, qu'elles murmurent à mon oreille... C'est presque un travail médiumnique.

Le projet a-t-il été difficile à monter ?

C'est un projet qui a été compliqué à mettre en œuvre, à tous points de vue, mais il me semble aujourd'hui que ces difficultés ont servi le film. Tout a bougé, en permanence. J'ai perdu tous mes chefs de postes ou presque, j'ai dû couper 15 pages du scénario en pleine préparation, il a fallu se réinventer tout le temps, aller à l'essentiel. Je crois que cela a contribué à la dimension quasi organique du film, à échapper à la reconstitution historique dans ce qu'elle peut avoir de pesant.

Comment avez-vous choisi vos comédiens ?

Avec Vincent, nous voulions travailler ensemble depuis longtemps. Bonnard, c'était l'occasion rêvée, sauf qu'il ne lui ressemble pas du tout ! J'ai commencé par le mettre au régime. Et il a joué le jeu et la transformation s'est faite jour après jour : je l'ai vu se métamorphoser, devenir Pierre jusqu'à la vieillesse qu'il incarne de façon magistrale.

Avec Cécile, la rencontre a été déterminante. Au départ, j'imaginai une actrice plus jeune, une actrice que j'allais vieillir au fur et à mesure du film. Brigitte Moidon, qui a fait le casting, m'a fait rencontrer Cécile. Dès que je l'ai vue, je me suis dit « c'est elle ». Il y a de la lumière en elle. Elle n'était pas sûre de pouvoir faire le film, et même peut-être de vouloir le faire, et j'ai attendu plusieurs jours sa réponse avec beaucoup d'angoisse. Et puis le téléphone a sonné et elle m'a dit ces mots que je n'oublierai jamais : « je ne peux pas dire non à l'homme qui a fait *Séraphine* ». Nous sommes elle et moi des travailleurs, opiniâtres, acharnés, mais je crois que nous savons tous les deux que c'est le prix à payer pour atteindre la liberté, et parfois la grâce. Ce qu'elle a atteint dans le film. Indéniablement.

Stacy a l'air si fragile, et en même temps si incandescente. Dès que je l'ai rencontrée, j'ai pensé, quel homme ne tomberait pas amoureux de sa beauté, du fantasme qu'elle peut incarner, de ce quelque chose de presque impalpable qui donne le sentiment qu'elle va s'évanouir entre vos bras, qu'elle peut disparaître ? Stacy a quelque chose en elle qui brûle, quelque chose de très entier, de noble et de pur. Elle était parfaite pour Renée.

Avec Anouk, je suis un peu chez moi, c'est ma famille... On a le théâtre en commun, on rit des mêmes choses, on vibre d'une vérité commune, du goût de la poésie, des mots. C'est une actrice puissante, drôle et tragique à la fois, un cadeau pour Misia, la fameuse reine de Paris, dans laquelle il fallait mordre un peu pour montrer que sous les diamants, se cachait une virtuose sacrifiée.

Comment travaille-t-on la lumière pour échapper à l'écueil de l'esthétisation ?

L'objectif avec Guillaume Schiffman, mon chef-opérateur, c'était d'éviter la « belle image », celle des films d'époque, toujours un peu sépia, un peu marron et figée. Nous voulions quelque chose de vibrant, de vivant, de charnel. Il fallait faire éclater les couleurs des tableaux, rendre compte de leur matière. Guillaume est un magicien. D'ailleurs, son père était peintre. Ses pinceaux, c'est la lumière.

ENTRETIEN AVEC CECILE DE FRANCE

Qu'est-ce qui vous a séduite dans le projet ?

Quand on a vu *Séraphine* et les autres films de Martin, qui est un formidable portraitiste de femme, on se dit que c'est une chance incroyable de l'accompagner dans son désir de raconter le parcours de Marthe Bonnard – c'était un grand luxe pour une actrice d'être entre ses mains pour faire un portrait de femme extraordinaire. Ensuite, j'ai trouvé le scénario très personnel, empreint du regard de Martin, et j'étais emballée à l'idée d'interpréter le personnage de sa jeunesse à sa mort et de la faire évoluer de petite bonne femme de condition modeste à psychotique, mais toujours en fusion avec la nature. Sa proximité avec la nature me plaisait d'ailleurs beaucoup. Et puis, bien sûr, elle devient peintre à son tour et se libère par rapport à Misia qui, elle, reste enfermée dans ses mondanités et ses paradis artificiels. C'est aussi une forme de résilience.

Comment l'avez-vous abordée ?

C'est une petite berrichonne, éblouie par un milieu bourgeois, qui rêve de sortir de sa condition. Marthe va jusqu'à s'inventer un autre nom que le sien pour garder auprès d'elle Pierre dont elle est éperdument amoureuse. Elle s'enferme par la suite avec ses fantômes, étouffant dans son mensonge. Et puis, elle est entourée d'autres femmes qu'elle voit comme des rivales – des rivales sociales qui la renvoient à ses origines et des rivales amoureuses qui alimentent sa jalousie. C'est un personnage qui peut se révéler menaçant et pour une actrice, c'est passionnant à jouer.

C'est avant tout une femme amoureuse...

Oui, et le film s'attache à cette histoire d'amour merveilleuse. Lui sans elle ne serait pas devenu Pierre Bonnard, et elle sans lui serait morte. Ils ont vécu une vie de liberté, dans la nature, souvent nus, et leur amour a duré en traversant les événements de la vie. Bien entendu, le fait que Pierre l'ait peinte l'a rendue immortelle, elle qui a combattu la mort toute sa vie. Il l'a fixée sur la toile, comme pour fixer leur bonheur pour l'éternité.

Elle a toujours eu l'impression de ne pas avoir sa place dans le milieu que fréquente Pierre.

Il y a une phobie sociale chez elle qui est très difficile à vivre. Pourtant, elle admire le milieu des artistes et c'est ce qui explique qu'elle s'invente un nom de cocotte. On s'est d'ailleurs amusé à lui confectionner un grand chapeau, qui prend beaucoup de place, et qu'elle enlève dès qu'elle arrive chez elle. Mais en réalité, elle ne se sent bien que dans la nature. Ailleurs, en société, elle n'est pas dans son élément. Martin m'avait demandé de ne pas jouer de la même manière avec mes partenaires et dans la nature.

Comment vous êtes-vous glissée dans la peau du personnage ?

Martin m'a demandé de revoir *My Fair Lady* de George Cukor pour son trajet social et de m'initier au pastel pour qu'on puisse découvrir Marthe, comme Séraphine autrefois, dans une sorte d'état modifié de conscience quand elle peint. J'ai aussi beaucoup lu car il existe énormément de témoignages de tous ceux qui ont côtoyé Marthe Bonnard. C'était fascinant et très accessible. Il y a deux citations que j'ai trouvées particulièrement éclairantes : Annette Vaillant, nièce de Thadée Natanson, mécène très important à l'époque, disait d'elle qu'elle avait « *les yeux acides d'une fixité végétale* » et Thadée Natanson « *qu'elle avait d'un oiseau l'air effarouché, le goût de l'eau, de se baigner et la démarche sans poids qui vient des ailes* ». La première partie de la phrase – « *l'air effarouché, le goût de l'eau et de se baigner* » – m'a beaucoup marquée.

Martin avait une vision très claire de ce qu'il voulait raconter et j'ai adoré être dirigée par lui. C'est un réalisateur totalement passionné, investi, enthousiaste, très heureux de raconter cette histoire et il m'a dirigée avec beaucoup d'amour.

Votre proximité avec Vincent Macaigne est palpable.

J'ai découvert un acteur très investi dans son personnage. Je m'implique à fond, moi aussi, car c'est comme une mission qu'on s'accorde, et on s'est senti investis de nos missions respectives. Je le voyais dessiner avec passion pour être à la hauteur du rôle et je détectais en lui ce que j'aime faire dans mon métier. Cela m'inspirait beaucoup de respect.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'accepter ce projet ?

Martin et moi avions envie de travailler ensemble depuis longtemps et c'était donc l'occasion de se rencontrer. À la lecture, j'ai trouvé l'histoire d'amour entre Pierre et Marthe profondément émouvante. Ce qui m'avait touché, c'est qu'au-delà de la figure du peintre, il s'agit d'un film qui soulève la question de l'art dans un couple. Le personnage de Marthe dépasse l'idée de la muse et rattache Pierre à l'essentiel. Le film est une ode à l'indulgence et à l'amour. Il y a là une forme de rédemption qui m'a bouleversé. Enfin, ma mère est peintre et c'est un univers que je connais bien

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

Je me suis pas mal documenté, mais le plus difficile pour moi, c'était de jouer le personnage sur toute une vie, ce que je n'avais jamais fait. Il fallait que Pierre ait l'air en forme dans sa jeunesse et que, vers la fin de sa vie, il ait un côté anguleux et qu'il soit très tenu. J'ai donc dû perdre du poids et me remettre au sport ! C'était d'autant plus important que le maquillage de vieillissement grossit.

Ensuite, je me suis entraîné à reproduire du mieux possible les toiles de Bonnard, sa manière de dessiner et sa concentration, pour que je trouve ma propre technique. Ma mère est elle-même peintre et c'est donc un univers que je connais, mais il m'a fallu tenter de m'approprier, modestement, le geste de Bonnard. Il s'agissait de trouver sa dextérité, sa concentration. En voyant des photos, j'ai compris, par exemple, qu'il ne se salissait pas quand il peignait parce qu'il était très méticuleux. Ce sont ces petits détails qui vous renseignent sur un personnage. J'ai aussi pris des cours avec la peintre qui s'est elle-même initiée à la manière de Bonnard et qui a réalisé les toiles qu'on voit dans le film : le but était que je puisse, au maximum, peindre en direct sur le plateau. Grâce à cette artiste, j'ai appris à dessiner l'arbre ou le visage de Marthe. Au final, c'était très utile pour trouver le personnage.

On vous sent habité par le rôle.

Je me suis laissé guider par le scénario et, surtout, par Martin qui avait beaucoup d'instinct sur la physionomie et l'allure du personnage à tel ou tel moment de sa vie et qui était d'une grande vigilance quant à son autorité. Sa vision s'exprimait toujours avec douceur et précision. Grâce à lui, je suis sorti de ma zone de confort, mais il m'a accompagné et poussé à créer le personnage. J'ai cherché la manière dont Pierre Bonnard s'exprimait, dont il se tenait. Martin m'a poussé à convoquer le personnage. C'était passionnant, mais parfois difficile, car il faut respecter ce qu'on convoque. Comme s'il y avait un fantôme et qu'il fallait se faire posséder par lui ! Je n'avais encore jamais interprété un personnage qui a vraiment existé et j'avais le sentiment de passer un pacte avec lui, comme s'il fallait l'accueillir et ne pas s'en défaire facilement...

La complicité est totale avec Cécile de France et Stacy Martin.

Oui, au tournage, on a vécu un état de grâce entre l'énergie de Cécile et celle de Stacy. Cécile a été immédiatement Marthe à mes yeux, de manière fluide, sans effort. Elle incarnait aussi cette femme qui amène Pierre dans une forme de concentration. L'énergie de Cécile faisait bloc avec ce personnage. Stacy est beaucoup plus évanescente. Cécile et Stacy m'ont emmené dans des univers de jeu très différents, et ce sont ces univers qui ont créé la dramaturgie du film. C'est un casting que j'ai trouvé gracieux et évident.

J'ai aussi été ravi de rencontrer Anouk Grinberg que j'avais adorée au théâtre et dans les films de Bertrand Blier et que j'ai aimé retrouver dans *L'Innocent* et *La Nuit du 12*. C'était une vraie rencontre. De même, Martin a engagé de grands acteurs, comme André Marcon, Stanislas Merhar, et Grégoire Leprince-Ringuet, pour tous les rôles, même les plus modestes. C'est très rare et on sentait qu'il avait tous envie de les filmer.

ENTRETIEN AVEC STACY MARTIN

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous engager dans ce projet ?

Ma rencontre avec Martin. J'avais beaucoup aimé *Séraphine* et je trouve qu'il crée des atmosphères et des tonalités très particulières. On a parlé du scénario, des personnages, et je savais que le sujet allait me plaire. Mais au départ, c'était surtout le travail avec Martin qui m'a convaincue : je l'ai senti très doux et passionné et j'ai compris qu'il allait raconter cette histoire merveilleusement.

Dans quelle direction avez-vous emmené votre personnage ?

J'ai vu Renée comme quelqu'un de très passionné qui a envie, à ce moment de l'histoire où le positionnement des femmes dans la société reste subalterne, d'être rebelle et de vivre pleinement. Elle est au début de sa vie où tout est possible et elle aimerait se faire un nom. Mais elle tombe amoureuse, et c'est son plus grand drame, car elle sait qu'elle ne s'en sortira pas indemne. C'est ce qui est tragique et beau chez ce personnage. Ce qui m'intéressait aussi, c'est qu'elle est pleine de contradictions : elle a envie de s'émanciper tout en étant encore prisonnière des codes culturels de l'époque et de sa fascination pour le mythe de l'artiste.

Comment vous êtes-vous approprié le personnage ?

On n'a pas beaucoup d'informations sur elle, si ce n'est quelques peintures. C'est un personnage qui reste un peu mystérieux, comme si elle avait été effacée. Je suis partie des tableaux car il y a un regard intéressant dans la manière dont elle est représentée et positionnée. Ensuite, les costumes m'ont beaucoup aidée. Je me suis imprégnée des couleurs, des textures, et il fallait que ce soient certaines couleurs et pas d'autres. C'était à mi-chemin de la composition et de l'inspiration de ce qu'on savait d'elle quant à sa personnalité et à son ressenti. Enfin, pendant le tournage, on se disait avec Martin qu'elle savait ce qu'elle voulait, qu'elle n'était pas dupe, mais très intelligente.

Le trio que vous formez avec Cécile de France et Vincent Macaigne est très fusionnel.

Je suis une grande admiratrice du travail des deux. Le premier jour, j'avais l'impression d'être une gamine face au père Noël ! Très vite, ils m'ont accueillie et on a trouvé l'énergie du trio. Mon arrivée sur le plateau faisait écho à l'arrivée de Renée dans la vie du couple. Vincent et Cécile sont très généreux, ils sont dans l'émotion du personnage et on a pu créer quelque chose d'assez soudé et intime.

ENTRETIEN AVEC ANOUK GRINBERG

Qu'est-ce qui, dans ce projet, vous a intéressée ?

J'adorais les films de Martin Provost, j'avais aimé *Séraphine* et *Violette*, et j'ai été heureuse qu'il me propose de travailler avec lui. Le scénario était merveilleux, vivant et si bien écrit ; mon personnage était magnifiquement ciselé : Misia était une pianiste virtuose, amoureuse et connaisseuse des arts ; elle a inspiré les peintres de l'époque, des musiciens, des auteurs, des danseurs. C'était une espèce de mécène intelligente, une panthère. Elle était belle, libre, pétulante, et folle. Elle était aussi lumineuse que névrosée, méchante et généreuse. Ce sont des sentiments contradictoires passionnants à explorer.

Comment l'avez-vous abordée ?

Je l'ai abordée comme quelqu'un qui a du tempérament, qui n'a peur de rien. Elle était flamboyante tout en ayant une sacrée part d'ombre, une faille profonde dans laquelle elle a fini par sombrer. Elle est devenue cocaïnomane, et isolée du milieu artistique qu'elle n'a cessé de porter toute sa vie. C'était la reine de Paris, mais elle était jalouse des autres femmes, incapable de sincérité ! Au fond, Misia était une femme rock'n'roll qui cachait un insondable chagrin. Toutes ces facettes nous intéressait. Martin est un metteur en scène qui n'est intimidé par aucune émotion humaine.

Comment vous êtes-vous glissée dans la peau du personnage ?

Le personnage était bien écrit, alors ce n'était pas difficile de se l'approprier. Martin m'a donné un livre passionnant, intitulé *Misia* (d'Arthur Gold et Robert Fizdale), qui m'a beaucoup inspirée. Et puis il en parlait bien, il la connaissait de l'intérieur. Tout était si raffiné sur le tournage – les dialogues, les décors, les costumes, les coiffures, les autres acteurs – qu'on avait la sensation d'enfiler une robe haute couture qui tombe bien. C'était excitant de jouer quelqu'un d'important socialement et solaire, on doit trouver ce piston de lumière en soi.

C'était la première fois que vous aviez Cécile de France pour partenaire.

C'est une rencontre merveilleuse, simple, naturelle comme le jour. Elle est tellement vraie quand elle joue que cela vous propulse dans la vérité du cœur. C'était d'ailleurs amusant de jouer des femmes rivales quand on l'est si peu dans la vie.

Comment Martin Provost dirige-t-il ses acteurs ?

Il est dans la joie de la recherche, c'est une espèce de danse entre liberté, folie et rigueur. Il est précis, mais d'une grande délicatesse. Il joue les femmes avec génie ; on dirait qu'il connaît tous nos secrets. Quand Misia sombre dans la déchéance, ce n'était jamais avilissant car il n'y a rien d'avilissant avec Martin. Son empathie profonde est un filet de sécurité.

MARTIN PROVOST

Cinéma

- 2023 **BONNARD PIERRE ET MARTHE**
Scénario, avec Marc Abdelnour, et réalisation
- 2020 **LA BONNE ÉPOUSE**
Scénario, avec Séverine Werba, et réalisation
César 2021 – Meilleurs costumes - Nominations Meilleure actrice dans un second rôle, Meilleur acteur dans un second rôle, Meilleurs décors
- 2017 **SAGE FEMME**
Scénario et réalisation
- 2013 **VIOLETTE**
Scénario, avec Marc Abdelnour et René de Ceccatty, et réalisation
Prix du public – festival Cinémaniac de Montréal
Sélections aux festivals de Toronto, BFI (Londres), Tübingen (Stuttgart), Tallin, Semaine du film français (Berlin)
- 2011 **OÙ VALA NUIT**
Scénario, avec Marc Abdelnour, et réalisation
Sélections aux festivals de Montréal, City of Lights (Los Angeles)
Rendez-vous with French Cinema (New York), Bienne (Suisse), Mumbai
- 2008 **SÉRAPHINE**
Scénario, avec Marc Abdelnour, et réalisation
César 2009 – Meilleure actrice (Yolande Moreau), Meilleur film, Meilleur scénario original, Meilleure musique, Meilleure photo, Meilleurs costumes, Meilleurs décors.
Nominations pour Meilleur réalisateur et Meilleur son
- 2003 **LE VENTRE DE JULIETTE**
Scénario, avec Philippe Lasry et Marc Abdelnour, et réalisation
Sélection au festival de Namur
- 1997 **TORTILLA Y CINEMA**
Scénario et réalisation
- 1992 **COCON** (court-métrage)
Scénario et réalisation
- 1990 **J'AI PEUR DU NOIR** (court-métrage)
Scénario et réalisation
Sélection au festival de Clermont-Ferrand

Romans

- 2010 **BIFTECK** – Phébus
- 2008 **LÉGER, HUMAIN, PARDONNABLE** – Scuil
- 1992 **AIME-MOIVITE** – Flammarion

LISTE ARTISTIQUE

Marthe	Cécile de France
Pierre	Vincent Macaigne
Renée	Stacy Martin
Misia	Anouk Grinberg
Claude Monet	André Marcon
Edouard Vuillard	Grégoire Leprince-Ringuet
Alice	Hélène Alexandridis
Alfred Edwards	Peter Van Den Begin
Honorine	Yveline Hamon
Charles	César Domboy

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Martin Provost
Scénario	Martin Provost
Avec la collaboration de	Marc Abdelnour
Production	Les Films du Kiosque
Producteurs	François Kraus et Denis Pineau-Valencienne
Image	Guillaume Schiffman, AFC
Son	Ivan Dumas, Ingrid Ralet, Olivier Goinard
Montage	Tina Baz
Décors	Jérémic Duchier
Costumes	Pierre-Jean Larroque
Casting	Brigitte Moidon
Première assistante mise en scène	Juliette Maillard
Producteur exécutif	Sylvain Monod
Musique	Michael Galasso
Scripte	Céline Breuil-Japy
Régie	Arnaud Foeller
Conseillère historique	Françoise Cloarec
En coproduction avec	France 3 Cinéma, Volapuk, UMedia
Distribution France	Memento Distribution
Ventes internationales	Memento International
Mandat TV	Orange Studio
Avec la participation de	Canal+, Ciné+, France Télévisions
En association avec	Cinécap 6, Sofitveiné 10, Cineaxe 4, Indéfilms 11, Cofimage 34, Palatine Étoile 20 - Cinéimage 17, SG Image 2021, Cofinova 19
En association avec	UFund
En association avec la	Région Île-de-France, Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Métropole Toulon Provence Méditerranée
En partenariat avec le	CNC